ANDRÉ JARRY, *Psychanalyse textuelle. De Sénèque à Duras*

Romain Enriquez

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/47280>

DOI : 10.4000/studifrancesi.47280

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 613-614

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Romain Enriquez, « ANDRÉ JARRY, *Psychanalyse textuelle. De Sénèque à Duras* », *Studi Francesi* [En ligne], 195 (LXV | III) | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 07 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/47280> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.47280>

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

ANDRÉ JARRY, *Psychanalyse textuelle. De Sénèque à Duras*

Romain Enriquez

RÉFÉRENCE

ANDRÉ JARRY, *Psychanalyse textuelle. De Sénèque à Duras*, édition d'A. Fonyi, Paris, Classiques Garnier, 2020, «Théories de la littérature», 323 pp.

- 1 Depuis longtemps, la psychanalyse n'a plus le vent en poupe dans les études littéraires: dans son compte rendu du grand livre d'André Jarry sur Vigny, en 1999, l'éminent Max Milner commençait par «rassurer le lecteur» sur la *lisibilité* d'une étude littéraire exploitant les ressources de la psychanalyse! Les signes d'un retour en grâce restent timides; il faut prendre des gants pour accéder à un dossier sur lequel toute prescription n'a pas encore été levée. Mais si nous ne sommes pas encore sortis de ce qu'Antonia Fonyi appelle le «purgatoire» (p. 9) de ce type d'étude, nul doute que cet ouvrage y contribuera par la richesse de ses analyses et l'originalité de son écriture.
- 2 Connu pour ses brillants travaux sur Alfred de Vigny, dont le lecteur ne trouvera ici qu'un bref aperçu, André Jarry souhaitait publier un recueil de quinze articles qui rendissent justice à sa vision panoramique, de la littérature antique (Sénèque) et moderne (Shakespeare) à la littérature contemporaine (Bernard-Marie Koltès) et puisant dans tous les genres littéraires consacrés (roman, poésie, théâtre); il tenait, cependant, à ce que le recueil eût l'allure d'un livre à part entière, composé de trois parties, à l'intérieur desquelles les articles forment des chapitres. Ce projet de publication a été empêché par la mort de l'auteur en 2012, mais Antonia Fonyi l'a repris fidèlement: on trouvera simplement, en annexe, un second article de Jarry sur Vigny.
- 3 Comme l'explique bien Antonia Fonyi, sous une apparence «désinvolte» qui incarne ce qu'elle appelle le «paradoxe Jarry», cette anthologie est «sous-tendue d'un projet rigoureux d'unité et d'ordre» (pp. 7-8). Elle est, en effet, censée illustrer une *méthode* – le mot revient dans le titre des trois parties qui composent l'ouvrage – qui n'est autre

que la *psychanalyse textuelle*. Il faut reconnaître que le choix du titre était particulièrement délicat pour unifier cet ensemble disparate; et comme André Jarry le reconnaît dans l'avant-propos, le titre retenu «pourra surprendre» le lecteur (p. 11). On devine en fait que Jarry cherche sa place entre deux pôles – la psychanalyse appliquée, qui risque d'induire une psychocritique de l'auteur à la Charles Mauron, et la «textanalyse», centrée sur un «inconscient du texte», que pratiquait Jean Bellemin-Noël, même si ce dernier n'est pas nommé. Aussi bien, pour marquer sa différence, Jarry précise que la «psychanalyse textuelle» s'appuie sur une «stylistique textuelle» (deux volets qui structurent son article *Mallarmé plus sublime*, pp. 57-77), en conformité avec sa pratique, puisqu'il fonda, avec Antonia Fonyi, un groupe de recherche hors institution, formé à la fois de littéraires et de psychanalystes.

- 4 L'expression «psychanalyse textuelle» offre encore l'avantage d'avoir été fondée, dans le champ de la linguistique, afin d'éviter que «le trait de style [ne se réduise] à une simple empreinte anthropométrique qui ne livrerait de l'homme que... le bout des doigts, et la stylistique à une recherche en paternité» (Gilles Mathis). En témoigne le premier article d'André Jarry sur Marguerite Duras, qui propose une analyse sémantico-syntaxique de la ponctuation «textuelle» (*Écriture, recherche, dépendance. Dans le sillage de Marguerite Duras*, pp. 121-138). Il y a là une heureuse rencontre entre psychanalyse et stylistique, et pourquoi pas les linéaments d'un nouveau pacte que pourraient signer les deux disciplines: il permettrait d'échapper au culte de l'auteur, sans pour autant souhaiter sa «mort» dans le tombeau du structuralisme. Selon une formule que chérissait Jarry et qu'on retrouve encore dans l'article inédit ajouté par Antonia Fonyi, ce pacte consiste à chercher «l'auteur dans le texte». Jouant sur le titre de la pièce de Paul Claudel, Jarry conçoit toujours un «partage de l'auteur» en deux dans son œuvre (*Partage de l'auteur*, pp. 193-213). Aussi faut-il comprendre la dernière phrase de son article *Aspects de l'angoisse shakespearienne* comme une syllepse: «Shakespeare délivré de son angoisse par Shakespeare» (p. 55). Suivant une relation dialectique, Shakespeare, auteur dans le texte, opère un «choc en retour» sur Shakespeare, auteur hors texte – relation qu'André Jarry rapproche du travail de sublimation freudien.
- 5 Le lecteur d'aujourd'hui, rompu aux normes sévères du discours universitaire, sera frappé de la grande liberté, sinon de la *fantaisie* qui se manifeste dans le ton et le style d'André Jarry. Il écrit par sauts et gambades, convaincu que ses écarts, ses parenthèses s'avèreront fructueuses: par exemple, au début de l'article sur Duras, il explique que pour la première fois de sa vie, il utilise un traitement de texte, et cela l'amène à s'interroger sur les «problèmes d'articulation entre technique et écriture» (p. 122). À la manière de Montaigne, Jarry fait la conversation avec son lecteur et reconnaît ses limites avec une humilité qui confine à la malice: «J'ai quelquefois (malhonnêtement?) cité le texte original de façon inexacte et complète» (*Reproduction, relance, reprise*, p. 171). Mais surtout, le critique ne s'autorise aucun dogmatisme dans l'interprétation des textes. Au détour d'un paragraphe se trouve une phrase qui ressemble à une devise pour exploiter au mieux la psychanalyse dans les études littéraires: «Être disciple, ce n'est pas répéter, c'est être infidèle» (*L'inconscient structuré comme un langage*, p. 267).
- 6 Cette infidélité est elle-même *méthodique* et se repère à plusieurs niveaux. D'abord, Jarry ne se réclame pas de Freud comme d'une autorité absolue. Dans un article sur Boris Vian, au détour d'une nouvelle réflexion sur la sublimation, il écrit qu'«il faut, sur ce terrain, aller résolument "au-delà" de Freud» (*De la représentation de la mort à la*

pulsion de mort, p. 101). Le même désir de dépassement guide un article au titre significatif: *Rire après Freud* (pp. 249-266). André Jarry prend aussi ses distances avec certaines dérives du lacanisme: comme il l'explique à partir d'une brillante étude sur Anaïs Nin, dans un texte littéraire, il n'y a pas seulement «effet de sujet» mais aussi «mise en acte» (*Labyrinthe Nin*, p. 118) et donc possibilité d'écrire ce qui, prétendument, gisait au-delà du langage. Convaincu qu'«une procédure d'«explication» est toujours réductrice, et toujours en danger de plaquer des concepts préfabriqués sur la réalité vivante du texte» (*Reproduction, relance, reprise*, p. 175), Jarry consacre encore un article entier à attaquer la notion de «roman familial» introduite dans la critique littéraire par Marthe Robert, pour lui substituer la notion de «roman analytique» (*Instance paternelle, instance maternelle chez Alfred de Vigny*, p. 191). Enfin, André Jarry amende la conception topologique de l'inconscient qui consisterait à dégager un dessus et un dessous, un mensonge et une vérité dans la littérature: «En aucun cas l'inconscient n'est assimilable à un infra-texte. L'inconscient est un *autrement dit*» (*La catastrophe de l'interprétation*, p. 230). C'est bien la stylistique textuelle qui aura le dernier mot – ou plutôt l'autre mot.